

Ma Première Messe de Minuit



M. le Juge F. LANGEЛИER.

Nous avions changé de curé à la St-Michel. Le nouveau pasteur, M. Birs, qui était un homme de goût, en même temps qu'un des plus saints prêtres que j'aie connus, voulait donner un éclat inaccoutumé à la messe de minuit. Il avait organisé un chœur de petits garçons pour chanter des noëls, et l'exerçait plusieurs fois par semaine. Mon frère aîné, qui était du nombre des chanteurs, parlait sans cesse devant moi des belles choses que les paroissiens de Sainte-Rosalie allaient voir et entendre à la messe de minuit. J'avais cinq à six ans. Je n'ai pas besoin de dire les yeux que j'ouvrais à l'énumération des merveilles qu'il annonçait. J'étais encore trop jeune pour aller aux offices de l'église, mais ce que disait mon frère, et surtout la description qu'il faisait d'un nouvel enfant Jésus que le curé venait d'acheter, avait tellement éveillé ma curiosité, que je me mis à tourmenter ma mère pour qu'elle m'emmenât à la messe de minuit. Après s'être fait beaucoup prier, et m'avoir fait faire toutes sortes de promesses de sagesse que, je l'avoue franchement, je n'ai pas tenues longtemps, elle céda à mes instances. Pendant les quinze jours qui précédèrent la grande fête, je lui demandai au moins dix fois par jour si c'était le lendemain.

Enfin, un matin, à la demande que je lui fis encore, elle me répondit que c'était le soir du même jour. J'en perdus le boire et le manger pour le reste de la journée. Le soir enfin arriva. On me fit coucher en attendant le départ pour l'église, mais il me fut impossible de dormir. Mon père, ma mère, ma sœur aînée, qui avait fait sa première communion, se

proposaient de communier à cette messe à laquelle j'avais tant de hâte d'assister. Cela fut heureux pour moi, car le curé n'ayant pas de vicaire, il avait beaucoup de confessions à entendre, et ceux qui voulaient communier étaient obligés de se rendre à bonne heure. Dès neuf heures et demie nous partions de la maison, et, au bout de quelques minutes, la voiture nous déposait à la porte de l'église. Celle-ci n'était pas le beau temple que possède aujourd'hui ma paroisse natale; l'église d'alors était une pauvre chapelle en bois absolument dépourvue de tout ornement. Le nouveau curé avait fait faire par le ferblantier de la paroisse une dizaine de lustres, et lorsque nous descendîmes de voiture, l'église paraissait tout en feu de la lumière d'un couple de cents chandelles de suif qu'on avait mises dans ces lustres. Non seulement on ne songeait pas alors à la lumière électrique, mais même les lampes à pétrole étaient inconnues, et les bougies en stéarine constituaient un luxe au-dessus des moyens d'une paroisse de campagne. J'ai vu depuis le Louvre, les Tuileries et Versailles, j'ai assisté aux plus belles illuminations qui se soient jamais vues à Paris, eh bien, elles m'ont moins impressionné que celles de la pauvre chapelle de ma pauvre paroisse. Je fus comme ébloui en y entrant.

Il faisait ce soir-là un froid très-vif, et comme l'église, qui était très mal fermée, n'était chauffée que par un poêle à deux ponts juché sur un piédestal haut d'une dizaine de pieds, il n'y faisait guère plus chaud que dehors. Ma mère, craignant que je ne prisse du mal si j'y restais trop longtemps, songea à m'envoyer dans un local plus chaud. Une grande bâtisse en pierre avait dans un bout le presbytère, et dans l'autre, une salle publique bien chauffée. Mon frère aîné m'y conduisit. Je n'y avais pas été bien longtemps que je tombais de sommeil. Mon frère alla à la voiture chercher une peau de buffle et, l'ayant étendue

sur une corde de bois, m'y coucha. Je ne tardai pas à dormir d'un profond sommeil. Il avait été chargé de veiller sur moi, mais me voyant si bien endormi, et emporté par la curiosité de voir le nouvel enfant Jésus qu'on avait tenu caché jusque là, il me laissa seul et s'en alla à l'église. Je dormis si bien que ni le bruit des gens qui entraient, ou sortaient et causaient bruyamment, ni le son de la cloche lorsqu'elle sonna la messe, ne purent me réveiller.

Je m'étais endormi ayant dans l'esprit les belles choses que j'avais vues, et celles plus belles encore que je devais contempler, lorsqu'on découvrirait l'enfant Jésus. J'eus un rêve, le plus merveilleux que j'aie fait de ma vie. Je voyais un enfant Jésus plus beau que tous les enfants que j'avais admirés jusque là. Il était dans une étable, au fond d'une crèche à laquelle mangeaient un bœuf et un âne. L'étable était sans plafond, et j'apercevais au-dessus, bien haut dans le ciel, des centaines de doux anges vêtus de blanc et portant des ceintures d'or garnies de pierres précieuses. Ces anges se penchaient vers la crèche pour adorer l'enfant Jésus. De temps en temps, l'un d'eux descendait du ciel, et venait offrir à la mère des jouets d'une richesse et d'une beauté inouïes. En même temps que mes yeux se repaissaient de ce spectacle, j'entendais un chœur d'anges qui chantaient avec des voix magnifiques, accompagnés par un orchestre d'instruments que je n'avais jamais vus.

J'ai eu, depuis cette époque si éloignée, l'occasion d'admirer de superbes spectacles, j'ai entendu quelques-uns plus grands artistes des temps modernes, Albani, Patti, Mario, Miolan-Carvalho, mais je n'ai rien vu et rien entendu qui puisse être comparé au concert et au spectacle auxquels j'assistai cette nuit-là.

Je passai ainsi toute la messe de minuit. Ce n'est qu'au moment de monter en voiture pour retourner à la